

JOHN COWPER POWYS cosmos et solitude

John Cowper Powys

Une philosophie de la solitude

Traduit de l'anglais par Michel Waldberg

Allia, 207 p., 12 euros

Une philosophie de la solitude théorise la révolte spirituelle et individualiste des romans de John Cowper Powys.

■ Revoici John Cowper Powys, l'alchimiste du langage. Aède du pays de Galles, explorateur des abîmes, il est l'un des écrivains les plus singuliers de langue anglaise. Né en 1872 dans le Derbyshire, mort en 1963 à Blaenau Ffestiniog, romancier, poète, conférencier, proche des théories de l'anarchiste américaine Emma Goldman, admirateur de James Joyce et Dorothy Richardson, Powys aura rejeté tout au long de sa vie le roman classique, la poésie fade comme l'enseignement ronronnant. En 1933, paraît à New York *A Philosophy of Solitude*, son essai sur l'individu et le monde. Traduit en français en 1984, augmenté aujourd'hui d'une préface inédite de l'auteur, ce livre est l'occasion de balayer nos certitudes les plus coriaces. Entrons dans la pensée d'un iconoclaste.

« Méthode instinctive », « manuel de contemplation dans la difficulté », tels sont les qualificatifs de Powys pour définir son propos liminaire et freiner les ardeurs de ceux qui attendraient de sa part le développement d'un système philosophique stérile. C'est une philosophie active qui est à l'œuvre, reposant sur une expérience sensible et l'observation de la société. Fustigeant le modèle industriel des années 1930 et la mécanisation de la vie, Powys va plus loin encore : « La sociabilité ruine la solitude. La société – jusqu'à la société de personnes agréables – entraîne avec soi la troupe irritante, agaçante, courrouçante, exaspérante des pensées inquiètes qui anéantissent plus sûrement qu'aucun vice solitaire la dignité et la beauté de la vie. » Cette affirmation est-elle recevable ? Cette solitude est-elle possible dans un monde qui ne cesse de la détruire ? En substance, comment vivre avec les autres et soi-même sans s'autodissoudre ? La solitude a mauvaise réputation. Taxée d'égoïsme, voire d'hédonisme, elle cristallise les peurs car elle ouvre sur la perspective d'une vie intérieure, écartant la reconnaissance pour laisser place à la connaissance. Voué aux arcanes du savoir, John Cowper Powys est une figure aussi subversive qu'archaïque. *Une philosophie de la solitude* est un traité taoïste ; la voix qui s'y exprime est celle d'un imprécateur sensualiste. Oui, dans ces pages, palpitent le sang et le feu, la grâce et la colère, la pluie et le vent, la jouissance et le refus du moi qui « infecte le monde ». Pour l'écrivain, la catastrophe provient de l'homme

malade de la possession. Égaré aux quatre coins du globe, poussé par une volonté de puissance et de compétition, l'homme a besoin d'accumuler des biens matériels pour se sentir exister, ce qui le rend « esclave de l'inessentiel ». Détruire son milieu naturel et ne plus vivre en présence des éléments, voilà où il en est et où nous en sommes tous. C'est pour cela que ce livre majeur, écrit il y a presque un siècle, est prémonitoire. Il appelle tout simplement à une refonte des liens entre l'univers et l'individu.

ALLER AUX NERFS

En s'inspirant de la pensée orientale, au-delà du religieux, il s'agit de revenir aux zones sensorielles où l'humain n'est plus étranger à lui-même. Aller aux nerfs, à la sensation immédiate. Ne plus courber l'échine devant la raison qui rationalise tout. Powys nomme ce nouveau cap « l'Élémentalisme ». Que recouvre ce terme ? Quelque chose de très simple : « La philosophie de l'Élémentalisme implique en premier lieu de cultiver une manière particulière de bonheur solitaire ; et, en second lieu, que ce bonheur dérive de certains sentiments psychosensitifs qui nous proviennent de la terre, du ciel, de la mer, de l'air, et dont on puisse jouir aussi bien à la ville qu'à la campagne ; enfin, en troisième lieu, que nous participions avec l'inanimé à ce que l'on peut appeler la tragédie cosmique. » Évidemment, posée en pareils termes, certains reprocheront à la philosophie de Powys son lyrisme, sa ma-

gie occulte, son animisme exacerbé. Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'auteur de *Wolf Solent* et de *Givre et Sang* ne tombe pas dans le piège d'une vision béate de l'existence humaine, où la nature serait une constellation de merveilles et d'offrandes. Non, le monde de Powys est sauvage, audacieux, contrasté, sans aucune tempérance. Sa voix est à l'image d'un torrent ; il vaut mieux savoir naviguer quand on l'écoute et ne pas avoir peur des courants contraires. Rien que son ambition d'atteindre l'extase par le biais de la « Matière primordiale » risque d'en laisser plus d'un sur le bord de la route. Quant aux confédérés de la violence et de l'insensibilité, ils ne sont pas prêts d'emprunter la voie joyeuse de l'auteur, ni son rapport particulier au temps, aux lieux. L'écriture comme une recréation de la Création, une aventure de l'intensité, « dans une certaine perspective atmosphérique ». Le personnage Myrddin (le Merlin de Powys) comme un parallèle entre les humains et la magie du monde. Le texte comme la description des moments de conscience qui résultent d'une révélation mystique. Comme le soleil, dans *les Enchantements de Glastonbury*, dispose d'une âme et d'un point de vue.

Les éléments naturels ne sont pas séparés. Contre les passions grégaires et la pulsion de mort, Powys cherche ce point de détachement où l'on saisit la vie selon l'angle approprié. Ce même point qui lui fait dire : « C'est une humeur caractéristique du Cosmos, qu'il est impossible de comprendre si ce n'est dans un état de solitude complète. » ■

Jean-Philippe Rossignol

John Cowper Powys. Vers 1930. (Ph. DR)

